Négatif

Bulletin irrégulier – Mai 2012 – n°16

Si rien ne s'oppose à l'ennui
Sur l'infinie absurdité du monde actuel

Le capitalisme en roue libre

Si un spectre hante le capitalisme aujourd'hui, ce n'est pas la perspective de son renversement par un ennemi intraitable, c'est bien plutôt l'absence d'opposants réellement menaçants. Ou, pour le dire autrement, le capitalisme a bien un ennemi sur les bras et c'est lui-même.

La crise actuelle du capitalisme est moins celle d'un accident de parcours que d'un épuisement, celui du néolibéralisme, qui fait lui-même suite à la crise du capitalisme régulé de type keynésien au début des années 1970. Mais les dirigeants n'ont pas de modèle de rechange, un peu comme si le système avait fini de penser et de se penser et n'avait d'autre choix que de ratiociner et de dialoguer avec lui-même dans un soliloque au travers duquel on ne peut plus lire qu'un ressassement aussi dérisoire que démentiel. En ce sens, nous sommes bien dans l'univers unidimensionnel du discours clos déjà mis en évidence par Herbert Marcuse dans les années 1960[1].

La folle rationalité dans laquelle s'est enfoncé le capitalisme, sans que nous puissions dire s'il en sortira sans grande catastrophe, est liée à ce que l'on appelle la financiarisation de l'économie, c'est-à-dire à l'idée qu'il est possible de faire de l'argent à partir de l'argent. Mais derrière cette folie, il y a une réalité : les difficultés à produire et capter la survaleur. Si les capitalistes spéculent frénétiquement, c'est parce que les investissements dans la production ne rapportent plus assez de profits. Mais plus que la baisse du taux de profit, c'est l'absence de débouchés du fait de la compression des salaires qui explique l'impasse actuelle. À ce titre, les politiques de rigueur qui se mettent en place un peu partout ne manqueront pas d'approfondir la crise qui sévit.

La financiarisation et la fuite en avant dans la spéculation, le développement d'une « économie pure » qui se détourne de la production, ne peuvent toutefois s'abstraire du réel sans de graves conséquences. Et de fait, le capitalisme ne réussit plus à satisfaire les besoins sociaux de base pour toute une partie des populations. Aussi le problème qui surgit maintenant pour lui est celui de sa propre légitimation. En fait, c'est le modèle capitaliste lui-même qui est en crise, comme mode de production mais aussi comme ensemble de significations sociales. Dans ces conditions, celles de la tyrannie des marchés et des thérapies de choc, l'autoritarisme le plus brutal pourrait bien devenir comme forme de gouvernement la norme plutôt que l'exception. Et comment parler en d'autres termes de ce qui se passe pour le peuple grec mais aussi, sans doute une moindre mesure pour le moment, des politiques d'austérité qui touchent l'Europe ? La crise actuelle oblige les dirigeants à dévoiler le vrai visage du régime européen : le règne d'une technocratie à la solde des marchés.

La gestion de la crise ou comment faire durer

Plusieurs scénarios pourraient être envisagés à l'avenir. Le moins probable est celui du développement d'un mouvement anti-systémique qui aboutirait au renversement du capitalisme lui-même et à l'émergence de nouvelles formes de vies et de sociétés. Un autre serait celui de mouvements de

[1] Voir Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, éd. de Minuit, 1968.

contestation suffisamment forts pour provoquer une réforme du capitalisme qui lui permettrait de connaître une nouvelle phase de développement. Mais rien ne laisse présager une telle chose, même si l'on ne peut pas l'exclure.

Nous n'assistons toutefois pas non plus à un effondrement rapide du système. Il y a bien crise, mais les dirigeants trouvent pour le moment la solution dans la mise en place d'une politique de gestion du capitalisme en crise qui a pour conséquence une situation étrange – une sorte de descente en apesanteur dans le gouffre d'un système qui n'a plus rien à offrir. Les dirigeants qui savent bien qu'ils n'ont pas de remède définitif ou même durable à la crise, n'ont d'autre choix que tenir et gagner du temps en mettant en œuvre des politiques de rationalisation économique, c'est-à-dire en tentant de gérer avec le plus d'efficacité possible la crise actuelle, autrement dit au moindre coût. Les moyens déployés n'ont en réalité qu'un but : faire durer.

L'absence de toute autre perspective s'affiche d'ailleurs au grand jour sans qu'on n'y trouve rien à redire. On nous dit maintenant d'aller voter pour « *changer de destin* ». Mais le destin c'est par définition ce qui nous est promis d'avance, ce vers quoi on tend sans échappatoire possible, le sort contre lequel on ne peut rien. Les politiciens aujourd'hui ne font que dire ce que les anarchistes ont toujours dit à juste titre : voter dans le cadre pseudo-démocratique de l'organisation capitaliste de la société ne relève en tant que tel que de l'impuissance. Nous n'avons ni perspective ni alternative, seulement une possibilité d'alternance qui n'est qu'une mascarade, le faux choix entre des politiques d'austérité de droite ou des politiques de rigueur de gauche. Et toujours l'univers unidimensionnel du discours clos de la rationalité économique, la déraison de la raison qui interdit tout écart avec la mer étale et sans surprise de la destinée.

Le capitalisme mondialisé est un fauve qui se déchaîne et dévore tout ce qui est à sa portée maintenant que son dompteur l'a libéré. Un dompteur qui a perdu la laisse et qui se demande maintenant s'il ne risque pas lui-même de finir par être dévoré tôt ou tard par le monstre insatiable.

La guerre du temps

Les politiques d'ajustement structurel, les plans de stabilisation ou d'austérité, appelons-les comme on veut, sont des instruments de domination de classe visant à éviter la faillite du système. Devant l'obligation impérieuse de soutenir de diverses manières les marchés, les États n'ont d'autres choix que de remettre en cause les formes de régulation sociale héritées du keynésianisme. Mais elles peuvent être aussi appréhendées dans une perspective plus politique.

Elles sont en effet aussi une morale et une discipline dans lesquelles les classes dominantes nous enferment. Car la nécessité de rembourser la dette s'impose à tous et toutes les sociétés occidentales sont en train de se réorganiser sous nos yeux dans le but d'acquitter une dette qui semble ne pas avoir de fin[2]. À entendre et suivre les médias, nous sommes tous coupables et responsables devant la crise. Et d'une certaine façon, nous le sommes effectivement : nous le sommes de ne pas nous soulever contre cet ordre des choses que l'on voudrait nous imposer et qui ressemble à une machine de mort lente.

Les politiques de la dette en place sont en fait aussi un ensemble de mesures disciplinaires rendant possible une surveillance sociale serrée. L'austérité correspond à une véritable remise en ordre du monde. Mais ce contrôle politique se donne surtout comme une dépossession de notre temps. En réduisant le futur au présent, au monde sans horizon ni perspective de la dette, on cherche à ramener le futur à un présent éternel parce que sous contrôle, autrement dit l'impensable au prévisible sinon au quantifiable. Les politiques de la dette auraient donc aussi comme but la neutralisation de l'histoire et de tout événement qui échapperait à la volonté de maîtrise des dirigeants. La dette n'est pas une anomalie, elle est plutôt un élément clé de l'univers du capitalisme global, de sa conservation et de sa reproduction. L'hégémonie passe ainsi par une véritable guerre contre l'histoire et pour le maintien d'une certaine réalité qui doit s'imposer à tous

[2] C'est la thèse développée par Maurizio Lazzarato dans *La Fabrique de l'homme endetté. Essai sur la condition néolibérale,* Éditions Amsterdam, 124 p., 2011.

sans exception à travers le respect d'une certaine morale à laquelle on ne saurait échapper sans passer pour un inconscient : celle de la dette qu'il faut porter comme Sisyphe roulait sa pierre.

Nous nous comportons maintenant vis-à-vis du monde de l'économie comme les hommes primitifs face à des totems. Nous admettons sa réalité sans même savoir pourquoi, parce que c'est ainsi, comme s'il s'agissait d'une donnée naturelle et non d'une construction historique. Nous nous accrochons au principe de responsabilité, qui prend actuellement la forme du remboursement de la dette conçue comme nécessité, alors que c'est l'insouciance et l'audace qui sont libératrices. C'est la peur d'un avenir ouvert qui nous entraîne au fond du gouffre. Le respect des lois iniques nous empêche de découvrir les portes dérobées qui cachent des jours plus vivants et respirables et où ne rôde aucun geôlier.

Des sujets passifs : sur l'éclipse du projet d'émancipation

La théorie et la pratique révolutionnaire buttent sur une absence – celle du sujet historique. L'intégration de la classe ouvrière et sa décomposition durant la dernière séquence historique (1975 à aujourd'hui) rendent problématique la possibilité d'une rupture radicale sur le modèle hérité du mouvement révolutionnaire du passé. Mais peut-on parler pour autant de disparition ou d'éclipse du sujet ?

Franck Fischbach développe au contraire l'idée que notre époque serait celle d'une hyper subjectivation[3]. Pour éviter que l'ennui et la monotonie de l'existence soumise aux exigences de la société industrielle ou post-industrielle ne débouchent sur des mouvements de révolte anti-systémiques, les managers sollicitent un sujet assiégé de toutes parts. La consommation consiste en une accumulation de camelotes déjà périmées alors qu'elles sont à peine sur le marché. En réalité, nous consommons moins des objets ou des services que des désirs de possession renouvelés presque immédiatement. Pour ce qui est de la production et du travail, l'individu « libéral » est conduit à se prendre en charge à chaque instant et à « s'auto-affirmer » en permanence pour répondre aux exigences de la rationalité économique. D'où la vogue de l'autoévaluation et des compétences, du culte de la performance qui finit par toucher des domaines d'activité autrefois épargnés, l'éducation par exemple. Coupés du monde et renvoyés en permanence à leur conscience mystifiée, les sujets sont soumis à des injonctions contradictoires qui sont la source de souffrances suffisamment insupportables pour conduire au suicide.



En revanche le sujet politique, conscient d'être en train de faire son histoire, tend bien quant à lui à s'effacer. Replié sur une fausse réalité qui est en fait la représentation politique du monde véhiculée par les grands médias, l'individu n'éprouve plus le besoin de penser puisque l'industrie culturelle le fait à sa place ; d'où la quasi disparition du bon sens et des cultures populaires. L'unification du temps et de l'espace sous l'effet de la mondialisation capitaliste rend de plus en plus difficile l'expérience de l'altérité et la possibilité d'une position d'extériorité. L'univers éco-techno-scientifique est un monde presque entièrement clos où la vie la plus prosaïque s'impose sans partage. Mais pendant combien de temps va-t-on continuer à se replier sur une réalité de plus en plus intenable ?

En même temps le monde apparaît morcelé, faute d'une critique capable de percer le fonctionnement actuel de la domination et d'en dévoiler son unité. Le sentiment de vivre dans un présent éternel, sans histoire et sans autre perspective d'avenir est une réalité. Mais cela ne signifie pas que nous vivons dans le

[3] *La Privation de monde. Temps, espace et capital*, éd. J. Vrin, 2011.

même présent. Nous ne regardons pas tous dans la même direction :

Tous ne sont pas présents dans le même temps présent. Ils n'y sont qu'extérieurement, parce qu'on peut les voir aujourd'hui. Mais ce n'est pas pour cela qu'ils vivent en même temps que les autres.[4]

La « désubjectivation » et la repolitisation des consciences sur des bases radicales sont les conditions nécessaires à l'émergence d'une volonté commune de combat. Plus que d'une théorie ou d'un modèle bien arrêté, nous aurions besoin d'un mythe mobilisateur capable de nous arracher au présent et de rouvrir l'horizon en faisant converger les consciences vers un même point, d'un ensemble d'idées explosives et irréductibles à la raison glacée et calculatrice, contenant tout l'or du temps et tendues vers d'autres possibles.

Quel coup de feu détonant aurait été le communisme s'il avait pu se situer au carrefour du mythe de la grève générale révolutionnaire et de l'insurrection surréaliste qui faisait de la vie une rencontre multiple et renouvelée à l'infini avec le monde.

Organiser le pessimisme selon l'expression de Walter Benjamin, faire face au découragement et au désarroi, ce serait d'abord mettre les bons mots sur les maux de l'époque.

Les horizons perdus

Le vrai, mon Enfant, c'est ton rêve.
Apollinaire

La fin de la flânerie, forme évidente du refus de dépossession de son temps, montre à quel point de conformisme et d'intégration au système nous en sommes arrivés. Alors qu'il semble absent à lui-même, le flâneur affirme passionnément sa présence au monde.

La dérive était une autre manière de partir à la conquête de tout le royaume de ce monde. En découvrant le merveilleux au hasard des pas de côté, les surréalistes avaient su inventer l'inconnu en revisitant le connu.

Une rupture révolutionnaire avec le temps présent pourrait consister à inventer l'inconnu en réactualisant les promesses toujours brûlantes du passé. Mais réactualiser ne veut pas dire répéter une geste révolutionnaire qui ne fait plus sens dans l'imaginaire collectif. Être attentif à ce qui émerge et qui est potentiellement subversif pour donner une signification nouvelle aux rêves d'émancipation, cela reste l'acte révolutionnaire fondateur. Mais en temps de manque, la poésie est là pour nous signifier tout ce qui nous manque justement.

Où sommes-nous et où en sommes-nous avec le rêve d'émancipation ?
Il se pourrait que la forme supérieure de la radicalité politique consiste en un bouillonnement prodigieux de l'imagination sociale conçue comme une création collective au cours duquel se réinventerait le monde.

Deux événements politiques peuvent nous permettre de saisir ce que veut dire l'émergence imprévue de nouvelles significations sociales et politiques comme œuvres de création commune. Le symbole de rupture avec l'Ancien Régime au moment de la *Révolution française* est la prise de la Bastille. Mais en réalité, la vraie rupture dans l'imaginaire comme ensemble de significations sociales est le vote par tête et non plus par ordre aux états généraux. En juin 1789, le sujet critique affirme une activité politique autonome inédite en proclamant l'assemblée constituante. L'offensive d'une imagination sociale radicale balaya en peu de temps les cadres politiques de l'Ancien Régime et les catégories de pensées closes. Un autre exemple est la Commune de Paris. À la faveur de la déroute du *Second empire*, les classes populaires parisiennes développèrent une activité politique originale qui aboutit à la tentative d'édification d'un monde nouveau s'appuyant sur une imagination sociale radicale. K. Marx y a vu la préfiguration d'un pouvoir prolétarien. Et en effet, les communards réussirent, le temps d'un éclair, à ouvrir un espace politique oppositionnel qui fut aussi la découverte d'une nouvelle forme de la politique, l'expérience renouvelée de la tradition démocratique.

Peut-être nous apercevrons-nous un jour avec étonnement que la vie était depuis toujours un poème. ■

[4] Ernst Bloch, « La non-contemporanéité et le devoir de la rendre dialectique », *Héritage de ce temps, p. 95,* Payot, 1978.

Gramsci et Shelley en un même jardin

(Fragments pour un romantisme révolutionnaire)

Toute révolution a pris naissance dans la poésie, s'est faite d'abord par la force de la poésie.

All the king's men,
Internationale situationniste n°8, janvier 1963

(1) Nous avons beaucoup erré pour découvrir quelques vérités ; et nous errons encore.

(2) Il s'agit moins aujourd'hui de transformer le monde que de le réinventer. Nous connaissons déjà, pour la vivre, cette transformation permanente du monde inaugurée par l'ère du capital. Tout y est constamment bouleversé au point que nous ne pouvons plus considérer qu'il s'agit bien d'un monde. Ce à quoi nous aspirons néanmoins n'est pas un ailleurs, mais bel et bien un ici et maintenant de la refondation du monde.

(3) Le mot de Rimbaud : *« il faut être absolument moderne »*. On n'a pas encore suffisamment saisi que la signification de ce mot d'ordre se situait dans cet « *absolument »*.

(4) Il n'y a pas de méthode, seulement une canalisation de l'esprit.

(5) Ceux qui attendent de la révolution une sorte de paradis retrouvé, où tout le monde se congratulerait de sa bienfaisance réciproque, font penser à ces enfants qui ne connaissent pas encore les ravages de la passion. Ils semblent espérer que l'humanité se découvre spontanément et tout entière parfaite. Mais les chemins pour changer le monde ne seront pas ceux des certitudes inébranlables ; et le conflit, le temps, seront encore nos maîtres.

(6) Le feu, image fondatrice de la philosophie.

(7) Le monde possède une forme poétique ; la révolution est le processus de révélation de cette forme.

(8) Reconsidérer le romantisme, ce n'est pas faire preuve d'un basculement dans l'irrationnel, ou le signe d'une impuissance pratique se réfugiant dans la contemplation théorique. C'est au contraire tenter d'ouvrir la philosophie de la praxis à sa plus haute destination. Il s'agit de redécouvrir cette tension fondamentale entre la réalité la plus prosaïque et l'idéal humain le plus élevé ; et la maintenir. Il devrait en résulter, dans toutes les sphères de l'existence, l'émergence d'un nouveau style.

(9) Tout ce qui est humain devient l'inconnu. Nous renverserons *l'ordre des choses.*

(10) Rien n'est plus contestable que l'argument d'une assise théorique solide pour dénier au rêve sa capacité d'émancipation quand cette assise théorique elle-même ne parvient jamais à toucher la vie même. On a bon dos de railler l'idéalisme quand la raison derrière laquelle on s'abrite vous rend sec comme du vieux bois mort. La révolution n'est pas une question scientifique.

(11) À qui déplairait une pensée de la révolution dont le germe est un premier baiser ou un verre de vin ?

(12) Le temps est passé où la critique révolutionnaire devait se poser comme maître et possesseur des lois de l'histoire. Nous ne pourrons être désormais révolutionnaires que dans la mesure où nous saurons nous inscrire dans l'histoire en tant que joueurs. Beauté et vivacité du jeu.

(13) *« Tout souvenir est présent »*, constatait Novalis. Nous avons à rendre cette présence encore plus nécessaire.

(14) La critique de la vie quotidienne est encore un chantier. Il suffit de regarder autour de soi pour remarquer combien peu sont prêts à renoncer à toutes les futilités *que l'on nous vend.* Avance de Marx en ce domaine ; du moins, si on le relit en ce sens.

(15) Nous emploierons la force de la poésie parce qu'elle est justement incomprise.

(16) *« Créer une nouvelle culture ne signifie pas seulement faire individuellement des découvertes « originales », cela signifie aussi et surtout diffuser critiquement des vérités déjà découvertes, les « socialiser » pour ainsi dire et faire par conséquent qu'elles deviennent des bases d'actions vitales, éléments de coordination et d'ordre intellectuel et moral. Qu'une masse d'hommes soit amenée à penser de manière cohérente et unitaire la réalité présente, est un fait « philosophique » bien plus important et original que la découverte faite par un « génie » philosophique d'une nouvelle vérité qui reste le patrimoine de petits groupes intellectuels. » (*Antonio Gramsci, *Cahiers de prison)*

(17) Nous aurons toujours à revenir vers le passé, car c'est en lui que sommeille l'inaccompli. Et c'est l'inaccompli qui nous oriente vers l'avenir.

(18) La preuve même de l'idiotie : « On est quand même au XXIe siècle ». Et demain, vous serez où ?

(19) Si le sommeil de la Raison engendre des monstres, son réveil hégémonique n'engendre rien d'autre qu'une immense fabrique de robots.

(20) Il y a urgence à refonder le savoir ; c'est le substrat humain lui-même qui doit être réinterrogé. La visée critique du point de vue révolutionnaire est nécessairement centrée sur *l'humanum.* Nous ne comprendrons le monde que lorsque nous nous comprendrons nous-mêmes. Impossible dissociation du sujet et de l'objet. Importance primordiale du sensible dans la connaissance.

(21) Il y a tant d'expérience *qui nous attendent.*

(22) La critique dialectique de la raison n'a pu être menée à son terme, car elle ne peut nullement se résoudre évidemment sur le seul plan de la théorie. À ce niveau, toute philosophie critique digne de ce nom trouvera son accomplissement, ou plus exactement son épanouissement, dans la philosophie de la praxis. Mais celle-ci en vient à perdre sa propre vérité lorsqu'elle oublie le pouvoir poétique de sa propre parole. Il n'y a plus lors qu'une sorte de mécanique du penser qui se subsiste à la chaleur humainement sensible qui en était le fondement. Il faudrait pouvoir toujours garder en mémoire que la poésie est le dieu caché de toute philosophie critique.

(23) Le romantisme comme *« poésie progressive universelle »* (Schlegel)

(24) *« Mais la poésie triomphe de la malédiction qui nous condamne à être soumis au hasard des impressions qui nous entourent. Soit qu'elle déroule son rideau figuré, soit qu'elle retire le sombre voile de la vie du devant de la scène des choses, elle créée également pour nous un être au sein de notre être. Elle fait de nous les habitants d'un monde à l'égard duquel le monde familier est un chaos. Elle reproduit l'univers commun dont nous faisons partie et que nous percevons, et elle débarrasse notre vue intérieure de la couche de familiarité qui nous empêche de nous émerveiller de ce que nous sommes. Elle nous contraint à sentir ce que nous percevons et à imaginer ce que nous connaissons. Elle créée à neuf l'univers, une fois qu'il a été anéanti dans nos esprits à cause du retour d'impressions émoussées. »* (Percy Bysshe Shelley, *Défense de la poésie)*

(25) Nos pas futurs rejoignent ceux du passé.

(26) Nous allons devoir reparcourir tant de chemins avant que n'émerge un monde humain dans toute sa splendeur. Nous prendrons et reprendrons la voix de quelques prophètes. Nous réveillerons les morts. Nous ne laisserons pas notre mémoire s'altérer. Nous retrouverons le sens du commun, le commun de notre horizon. Nous prenons conscience que tout est semence.

(27) En dernière analyse, l'échec des mouvements révolutionnaires du passé nous enseigne qu'il y eut encore trop peu de passion à changer la vie, et non l'inverse. **La critique révolutionnaire doit être romantisée. ■**

Albert Camus et le football

« Pour moi je n'ai connu que dans le sport d'équipe, au temps de ma jeunesse, cette sensation puissante d'espoir et de solidarité qui accompagne les longues journées d'entraînement jusqu'au jour du match victorieux ou perdu. Vraiment, le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur les terrains de football et les scènes de théâtre qui resteront mes vraies universités »[1].

Cette phrase est l'emblème de certains libertaires qui, très banalement, rêvent le football à partir de souvenirs nostalgiques plus qu'ils ne comprennent ses véritables fondements. Certains même, de la Fédération anarchiste, essaient d'apporter leur petite touche d'originalité dans cette perspective : ils envisagent « le sport comme apprentissage des pratiques libertaires »[2]. De là à concevoir un football « autogéré », il n'y a qu'un pas… Chez ces gens-là, Monsieur, le football aurait une autre nature que le spectacle que l'on connaît. Leur raisonnement diffus ressemble à s'y méprendre à la manière dont un hollandais à Londres[3] défend l'état de chose régnant lorsqu'il déclare qu'il n'est pas contre la finance puisque naturellement, elle devrait être au service de l'êconomie-réelle qui elle-même, naturellement, évidemment, assure le bien-vivre-ensemble. Autant rêver un capitalisme à visage humain comme le font tous les refondateurs contemporains face à la crise. Mais bien sûr, n'étant pas nés de la dernière pluie, nos anarchistes-sportifs se font fort de présenter leur rumination comme une sorte d'essai surréaliste qui jouerait avec le sérieux des grincheux (censeurs ?) à l'argumentation laborieuse. Ou comment déplacer le débat avec mauvaise foi…

Lorsque quelques autres libertaires dénichent ce morceau de propos camusien, il s'agit pour eux de faire valoir un football idéal qui peut, à toute fin utile, leur servir d'étendard. Un étendard n'allant pas sans un discours, et puisqu'ils se trouvent très certainement fort dépourvus en matière d'alternative sur la question du sport, ils s'évertuent à en produire un pour le juxtaposer à celui qu'ils ont déjà péniblement construit sur la société, la prison, l'État, l'Église, l'Armée ou l'École. Pour eux aussi finalement, un militant est un soldat de l'idéologie. Ainsi, pour revenir à nos anarchistes-sportifs, comme n'importe quelle fédération sportive, ils s'évertuent à graver dans le marbre une douzaine de règles coopératives, anti-sexistes, anti-racistes et ludiques en guise de commencement abstrait[4].

---

[1] « Pourquoi je fais du théâtre ? », in Albert Camus, *Oeuvres complètes,* tome IV (1957-1959), Paris, coll. « Bibliothèque de la Pléïade », Gallimard, 2008, p. 607.

[2] Sur la référence incontournable en la matière, voir Wally Rosell, *Éloge de la passe. Changer le sport pour changer le monde,* Saint-Georges-d'Oléron, Éditions libertaires, 2012.

[3] « Nous sommes aussi venus ici à Londres pour dire que la finance doit être au service de l'économie, [qu'elle] doit permettre de créer de la richesse et non pas [de] s'enrichir sur l'activité économique réelle ». « Ici, rajoute-t-il, la finance, ils la connaissent bien les Français, qui parfois y travaillent : ils savent qu'elle n'est pas régulée, ils ont la volonté d'avoir une finance au service de l'économie réelle », François Hollande, mercredi 1er mars 2012 en visite à Londres en tant que candidat à leur élection pestilentielle.

[4] Voir à ce sujet la prose du théoricien de l'absurde et de son éditeur : Wally Rosell, Jean-Marc Raynaud, « Les douze règles pour organiser un tournoi international de foot noir et rouge », in *Le Monde libertaire* n° 1600, du 17 au 23 juin 2010, p. 7.

Beaucoup plus concrète serait l'opération consistant à faire l'analogie entre le football et la machinerie capitaliste. Parce qu'en effet, le football y joue sa petite partition tout en devenant le modèle principal de l'idéologie dominante. Là aussi, les marchandises s'animent comme des personnes : elles parlent, ont un corps performant (marques, images des vedettes, produits illicites) tandis que les personnes (joueurs, entraîneurs, spectateurs, médecins, psychologues, sociologues et géostratèges) se mortifient en s'équivalant à travers le flux circulatoire des marchandises.

De cette phrase, ce genre de libertaire en fait un lambeau. Elle est privée de tout son contexte qui est celui d'un texte où il est question de théâtre, de qualifier sa pratique (l'effort, la solidarité et la joie). Pour Camus, la morale est le pivot de sa démarche et l'évocation du football de sa jeunesse n'est là que pour surprendre. Il signifie par là avec humour et humilité que sa formation n'a rien eu d'académique, qu'elle est notamment issue d'une expérience de la vie différente de celle de Sartre[5]. Étant donné la teneur du texte, il ne serait pas faux de considérer que « mes vraies universités » ne se rapportent qu'aux scènes de théâtre : quand même ! Il ne vivait pas au temps des patriotardises d'un Finkielkraut et des violences supportéristes. Il serait pour le moins douteux qu'il puisse alors confondre le travail intellectuel propre à la culture et le football. Non pas qu'un footballeur ne puisse pas être par ailleurs une personne cultivée mais parce que le genre d'équivalence football = culture, qui est devenu une évidence de nos jours, n'avait pas cours à l'époque.



Pour ces libertaires, « la volonté de ne pas comprendre devient donc le programme le plus urgent de la vie »[6]. C'est le propre de tout idéologue du sport ; trouvant ses mécanismes de défense au plus profond des plis du corps. Dans ce cas d'espèce, démasquer leurs illusions rétrospectives à propos du football populaire, démystifier leur prétendu surréalisme, revient à mettre en évidence leur logique absurde. Pour cela, rien de mieux que le schéma du syllogisme aristotélicien qui reste une ressource incomparable dans ce monde inversé. Ainsi donc :

Camus considérait le football comme son université.
Or Camus a été un sympathisant des anarchistes et le football son sport d'équipe favori.
Donc le football est l'apprentissage des pratiques libertaires…

Heureusement que le ridicule ne tue pas, déjà qu'il n'y a pas un anarchiste sur cent, parce que dans ce cas, ils n'existeraient même plus. ■

[5] Cf. Ronald Aronson, *Camus & Sartre. Amitié et combat*, Paris, Alvik, 2005.
[6] Georges Devereux, *La Renonciation à l'identité. Défense contre l'anéantissement*, Paris, coll. « Petite bibliothèque Payot », Payot & Rivages, 2009, p. 89.

Dans la cage d'un présent éternel ?

Nous sommes emprisonnés par les mots avant que de l'être par les choses. Il faut pouvoir nommer les choses afin de les reconnaître en leur essence.

Dans *L'Homme unidimensionnel*, Herbert Marcuse, avant d'utiliser dans le fil de son raisonnement le concept d'unidimensionnalité, qui apparaît dès le titre de la première partie, « *La société unidimensionnelle* », emploie l'adjectif « totalitaire » pour désigner la « société industrielle » en son stade de développement du début des années soixante. Comment Marcuse en arrive-t-il à utiliser ce concept de « totalitarisme », forgé dans les années vingt pour désigner le fascisme italien, puis le nazisme et le stalinisme, afin de caractériser le système de domination contemporain dans son ensemble et en particulier, de manière à la fois provocante et lucide, les sociétés capitalistes occidentales officiellement démocratiques ? Quels points communs trouver entre ces dernières et par exemple le régime dit « soviétique » quelques années après la mort de Staline ? Dès l'introduction au titre évocateur (*L'engourdissement de la critique : une société sans opposition),* Marcuse s'explique sur le sujet : « *Dans cette société l'appareil de production tend à devenir totalitaire dans ce sens qu'il détermine, en même temps que les activités, les attitudes et les aptitudes qu'implique la vie sociale, les aspirations et les besoins individuels.* »[1] Que signifie « *une société sans opposition* » ? S'agirait-il d'une société où est écrasée d'une main de fer toute forme de critique ? Pas nécessairement, répond par avance Marcuse. « *Le totalitarisme n'est pas seulement le fait d'une forme spécifique de gouvernement ou de parti, il découle plutôt d'un système de production et de distribution parfaitement compatible avec un « pluralisme » de partis, de journaux, avec la « séparation des pouvoir », etc.* »[2]. Ce qui permet à Marcuse de réunir sous le même vocable des régimes en apparence aussi différents, ce n'est donc pas en premier lieu le degré de terreur exercé par certains d'entre eux, la comparaison ne tiendrait pas à ce niveau. C'est plutôt cette tendance à vouloir uniformiser les « *attitudes* » et les « *aspirations* » notamment grâce à l'arsenal de moyens techniques dont dispose la domination : « *Devant les aspects totalitaires de cette société, il n'est plus possible de parler de "neutralité" de la technologie.* […] *la société technologique est un système de domination qui fonctionne au niveau même des conceptions et des constructions des techniques.* »[3]. Il s'agit donc de faire en sorte que les individus qui vivent dans cette société n'aient plus d'autre horizon que celui qui aura été défini pour eux, sans qu'ils en aient conscience ; qu'ils ne désirent rien d'autre que prendre leur place dans un univers totalement clos, dans une sorte de présent éternel sans histoire, sans futur, sans extériorité ; un univers à une seule dimension, qui adapte les hommes à cette forme de carcan invisible pour les réduire à n'être plus que des spécimens d'homme unidimensionnel. Entre autres symptômes de cette mutation Marcuse repère au début des années soixante la tendance à l'intégration dans le système de ceux qui étaient censés représenter pour lui le danger principal, à savoir les membres de la classe ouvrière : « *les "cols bleus" s'assimilent aux "cols blancs", les syndicalistes s'assimilent aux dirigeants des usines* »[4]. Sans doute Marcuse surestime-t-il alors la capacité intégratrice du système à ce moment-là, sans doute existe-t-il aussi des différences importantes selon les pays. La révolte de 1968 en France peut apporter un démenti à ses propos, mais aussi, dans la foulée, une confirmation partielle. Démenti d'abord, parce que ce ne sont pas des êtres entièrement soumis et consentants qui se mettent en grève par millions, sous l'impulsion, cependant, des étudiants ; confirmation ensuite, illustrée par l'incapacité des grévistes à s'engouffrer dans la brèche et leur docilité à se laisser finalement reconduire vers les pointeuses par des syndicats qui ont très vite su reprendre la main.

De fait, Marcuse comprend bien que dans ce qu'il nomme la « société industrielle » du début des années soixante, la tendance à la domination totale n'a pas disparu, loin de là, qu'elle se présente sous des formes nouvelles, que la modernité met à son service des moyens techniques de contrôle extrêmement efficaces. Les moyens sont un outil déterminant, mais l'essentiel, plutôt que dans les moyens, réside dans les fondements mêmes de la société dite « libérale ». Dès 1934, dans « *La lutte*

---

[1] Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, Paris, Minuit, 1989, p.21.
[2] Ibid., p.29.
[3] Ibid., p.21.
[4] Ibid., p 45.

contre le libéralisme dans la conception totalitaire de l'État »[5], Marcuse défendait l'idée que le libéralisme et l'« *État autoritaire total* » (dans ce cas le fascisme italien, le nazisme) partageaient la même structure de base, à savoir « *une organisation économique privée de la société garantie elle-même par la reconnaissance de la propriété privée et de l'initiative privée de l'entreprise* »[6] ; que « *les revendications fondamentales du libéralisme* - nous pourrions bien parler aujourd'hui des apanages de la démocratie parlementaire – *qui découlent de sa conception économique (comme la liberté d'expression et de la presse, le caractère public de la vie politique, le système représentatif et le parlementarisme, la séparation et l'équilibre des pouvoirs n'ont pratiquement jamais été réalisées entièrement : selon la situation sociale, elles furent réduites ou même écartées.*"



Il n'y a là rien de vraiment surprenant puisque, poursuit Marcuse, le libéralisme et ce qu'il appelle le nouvel antilibéralisme, autre mot pour désigner avant tout le nazisme, partagent une sorte de foi commune dans les lois naturelles qui, avec des nuances, conduisent à la justification d'un ordre immuable dont ces régimes seraient, chacun à leur manière, l'expression logique et aboutie. En allant très vite, ce que partagent les régimes totalitaires et les sociétés libérales, c'est l'idée qu'il existe des données fondamentales immémoriales inscrites dans « l'espèce » ou « la nature humaine », et qu'il serait vain de vouloir transformer. La domination telle qu'elle se présente n'est jamais que la mise en forme de ces données fondamentales. L'homme ne serait donc pas un être en développement qui se crée chaque jour, qui a du moins la possibilité de le faire, mais un être soumis à des lois préétablies dont il faudrait au contraire faciliter l'application. L'Économie et ses fameuses lois ne seraient jamais que la version actualisée, souhaitable, incontournable d'une nature qu'il serait fou de vouloir contester.

Au début des années soixante, lorsque Marcuse écrit *L'Homme unidimensionnel*, le contexte est fort différent de celui où il rédige l'article de 1934 que nous venons de citer. La crise des années trente est passée, l'expansion économique et la modernisation de l'économie et des sociétés des pays occidentaux battent leur plein dans « l'euphorie » de l'après-guerre. La « promesse d' « *une vie de plus en plus confortable pour un nombre de gens toujours plus grand* »[7] est un argument de vente intégrateur et explique pour une large part le fait que « *les "cols bleus" s'assimilent aux "cols blancs"* ». À ce moment-là, la classe dominante peut miser sur la croissance de cette période faste pour faire « partager » sans douleur excessive sa vision du monde, ce qui n'était évidemment pas le cas trente ans plus tôt. L'utilisation du concept d'« unidimensionnalité » manifeste l'intention de Marcuse d'employer un mot nouveau pour tenir compte des conditions nouvelles, même s'il n'abandonne pas complètement le terme « totalitaire », qui, jusque vers 1960[8], sert communément pendant cette période de guerre froide, à désigner la seule URSS. Sa critique datant du début des années trente lui paraît toujours opérante, et sans doute plus qu'avant, puisqu'il a sous les yeux l'exemple d'une société marchande qui ne fait qu'en confirmer l'actualité.

Lorsque Guy Debord fait paraître *La Société du spectacle*, en 1967, trois ans après *L'Homme unidimensionnel* de Marcuse, livre qui n'est pas encore sorti en France[9], les conditions générales sont similaires. Le concept de spectacle, tel qu'il le définit dans la première partie de son livre, présente des

[5] Article repris dans *Culture et société*, Paris, Minuit, 1980.
[6] Ibid., p.69.
[7] *L'Homme unidimensionnel*, p.49.
[8] Comme le fait remarquer Enzo Traverso dans *Le Totalitarisme*, Paris, Seuil (Points Essais), 2001, p.51, chapitre intitulé « Antitotalitarisme et anticommunisme : la guerre froide ».
[9] La première édition de la traduction française date de 1968.

points communs avec celui de « société unidimensionnelle ». L'angle est différent, mais c'est le même univers dans lequel l'espace et le temps investis par la marchandise se referment sur eux-mêmes. Là où Marcuse parlait de « société sans opposition », sans opposition réelle, extérieure au monde de la marchandise, Debord évoque un spectacle « *sans réplique* »[10], une « *occupation totale de la vie sociale par les résultats accumulés de l'économie* »[11]. L'adjectif « totalitaire », comme chez Marcuse, apparaît lié à la notion de spectacle comme suit : « *Le spectacle est ce discours ininterrompu que l'ordre présent tient sur lui-même, son monologue élogieux. C'est l'auto-portrait du pouvoir à l'époque de sa gestion totalitaire des conditions d'existence.* »[12] Comme chez Marcuse la « société industrielle » concerne aussi bien le monde occidental que les pays dirigés par des partis « communistes », le terme de spectacle inclut l'Ouest et l'Est. Mais Debord fait cependant la distinction entre le « *spectaculaire concentré* », celui qui règne dans les pays dits communistes, pour lesquels il continue d'utiliser assez fréquemment le terme « totalitaire », et le « *spectaculaire diffus* », en vigueur dans les pays occidentaux.

Une vingtaine d'années plus tard, lorsque paraissent les *Commentaires sur la société du spectacle,* une époque s'est close : celle de l'euphorie capitaliste et par là même de la croyance en une amélioration infinie des conditions de vie. Cette forme d'adhésion dont parlait Marcuse a largement disparu. La réaction post-soixante-huitarde bat son plein. C'est précisément au moment où il était devenu évident que le système de domination marchand ne pourrait plus continuer longtemps à faire la danse du ventre, vers le milieu des années soixante-dix, que les puissants avaient mis tout en œuvre pour reprendre les choses en main, et qu'avaient été redécouvertes les vertus de repoussoir de l'URSS totalitaire, au moment de la parution de *L'Archipel du Goulag*, de Soljenitsyne. Les idéologues étaient alors devenus intarissables sur les mérites de la « démocratie » dans sa version libéral-capitaliste, le « pire des systèmes à l'exception de tous les autres », comme s'il avait fallu par avance masquer son devenir autoritaire et repousser les critiques qui ne manqueraient pas de naître. Avec la « démocratie » - libérale, parlementaire, représentative, encadrée comme de bien entendu -, l'humanité était censée avoir atteint ce qu'un auteur inspiré nommerait peu après « la fin de l'histoire ». Ce qu'il fallait démontrer, c'est que l'URSS était la preuve de la faillite des « idéologies », auxquelles s'opposait la fameuse « démocratie » sous sa forme existante. Cette démocratie-là n'était pas, bien sûr, une idéologie, mais le triomphe de la Raison dans l'histoire, montée sur le cheval d'un système qui en était le seul vecteur possible, ayant pour seule fin les affaires, les affaires qu'on allait faire, des affaires sans fin. Le « grand bond en arrière »[13], dont les effets se sont faits sentir très rapidement dans certaines contrées du monde, ont atteint la France au début des années quatre-vingt, vers 1982-83, avec une dégradation rapide des conditions de vie et une atmosphère idéologique de plus en plus irrespirable. La distinction entre le « spectaculaire diffus » et le « spectaculaire concentré » n'étant plus opérante et Debord les fusionne dans le concept de « spectaculaire intégré » : « *Quand le spectaculaire était concentré la plus grande partie de la société périphérique lui échappait, et quand il était diffus, une faible part ; aujourd'hui, rien. Le spectacle s'est mélangé à toute la réalité, en l'irradiant.* »[14] C'était en 1988.

Aujourd'hui, vingt-cinq ans après, de nouvelles étapes dans la dégradation des conditions de vie, dans la sophistication des moyens de contrôle, dans l'attitude et le discours décomplexés des puissants ont été franchies. Nous ne pouvons en faire la liste exhaustive, elle serait sans fin. Le spectacle s'est fait à la fois plus prégnant et plus visqueux. Ce que nous vivons depuis quelques années, au nom de la rationalité économique, était encore difficilement imaginable il y a quatre décennies. Ou alors, dans certains univers décrits de façon métaphorique par la science-fiction. C'est ce monde, c'est ce régime politique que l'on continue cependant à appeler « démocratique » ; un monde, un système dont Marcuse dès le début des années trente avait décelé les potentialités autoritaires, et dont la pérennité ne s'assurait alors plus qu'à travers la dérive vers le fascisme, le nazisme ; ce monde « démocratique » qui permet de nos jours que les résultats d'un référendum soient contournés, lorsqu'ils gênent le développement du « libre marché » ; ce monde où la liberté d'expression devient insidieusement problématique ; ce monde où l'on vote « démocratiquement » des

---

[10] Guy Debord, *La Société du spectacle,* Paris, Champ libre, 1971, p 12.
[11] Ibid., p.14.
[12] Ibid., p. 16.
[13] Cf. Serge Halimi, *Le grand bond en arrière,* Paris, Fayard, 2004.
[14] Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle,* Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1988.

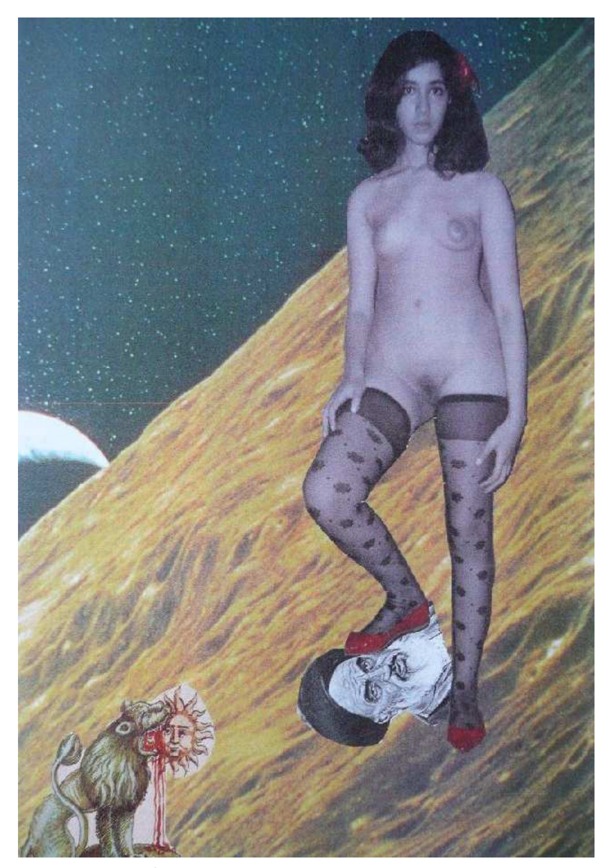
lois scélérates ; ce monde dans lequel la brutalité et les humiliations sont devenues monnaie courante ; où des êtres, par dizaines, voire par centaines, se suicident sur leur lieu de travail parce qu'ils sont à bout, écrasés par la logique managériale de la rentabilité maximale, de la déshumanisation ; parce que dans ce monde du travail, il est normal que la « démocratie » reste à la porte ; ce monde du travail, qui est à la fois la carotte et le bâton pour ceux qui travaillent comme pour ceux qui n'ont pas cette « chance », de plus en plus nombreux ; ce monde, où les sollicitations marchandes transforment la vie quotidienne en laboratoire, en terrain d'expérimentation de la soumission, colonisent les yeux, l'ouïe, le goût.

Aujourd'hui le libéral-capitalisme ne peut plus cacher son vrai visage. La crispation autoritaire croissante, doux euphémisme, l'« oubli » des principes « démocratiques » figurant dans les constitutions successives et que non sans naïveté beaucoup avaient pu croire inscrits dans le marbre, tout cela montre que les puissants rallongent la laisse - exceptionnellement - ou la raccourcissent - c'est la règle - selon leurs besoins économiques et politiques immédiats. « *On ne parle à tout instant d'État de droit que depuis le moment où l'État moderne dit démocratique a cessé d'en être un.* »[15]

La « démocratie » telle qu'on la connaît, où en fin de compte quelques-uns décident pour tous, pour le plus grand bien de l'économie marchande, n'est qu'un moment de l'éternelle domination. Si le sport a pris tant d'ampleur aujourd'hui, c'est que sa logique est calquée sur celle de la domination : si tu peux écraser l'autre, fais-le, il faut lui montrer qui tu es. Ce n'est qu'une tendance, naturellement, de même que la volonté de domination totale n'est qu'une tendance, qui n'a jamais réussi à éteindre le désir de liberté toujours renaissant.

La volonté de domination totale n'est pas seulement un délire idéologique momentané. Elle est inscrite au cœur même de l'éternelle domination, quels que soient ses avatars, plus ou moins désastreux, plus ou moins « démocratiques ».

Transformer le monde est une tâche politique, mais surtout poétique. Le sens des mots y participe. ■



J'avance fièrement dans mon chemin...

Contact :
georges.ouden@gmail.com
Pour toute correspondance écrire à
Négatif c/o *Échanges* BP 241
75866 Paris CEDEX 18

[15] Ibid., p79.